

\* Abkürzungen : L = LAROCHE, E., *Les hiéroglyphes hittites*, Paris, 1960 ; NH = LAROCHE, E., *Les noms des Hittites*, Paris, 1966.

<sup>1</sup> BITTEL, K., « Der Depotfund von Soloi-Pompeiopolis », *Zeitschrift für Assyriologie, NF XII*, 1940, pp.183-205.

<sup>2</sup> BOEHMER, R. M., GÜTERBOCK, H. G., *Glyptik aus dem Stadtgebiet von Boğazköy*, Berlin, 1987, pp.36-37 ; vgl. MORA, C., *La glittica anatolica del II millennio A.C. : classificazione tipologica I-II*, Roma, 1987 : Gruppo XII, b, 3.7.

<sup>3</sup> BITTEL, *op.cit.*, pp.203-205.

<sup>4</sup> Unserem Kollegen Dr. Remzi Yağcı und dem Direktorat des Mersin Museums sind wir für die Erlaubnis der Publikation zu großem Dank verpflichtet.

<sup>5</sup> YAĞCI, R., « The Stratigraphy of Cyprus WS II and Mycenaean Cups in Soli Höyük Excavations », *Identifying Changes : The Transition from Bronze to Iron Ages in Anatolia and its Neighbouring Regions*, Proceedings of the International Workshop, Turkish Institute of Archaeology, Istanbul (November 8-9, 2002), Hrsg. B. Fischer, H. Genz, É. Jean und K. Köroğlu, Istanbul, 2003, 93-107, bes. 94.

## LA LANGUE DU LINÉAIRE A EST-ELLE ANATOLIENNE ?

### 1. L'écriture

L'écriture conventionnellement appelée linéaire A (en abrégé ci-dessous : LA) est utilisée pour écrire une langue non encore identifiée et dont les textes sont largement incompréhensibles. Le LA constitue l'un des traits les plus typiques de la civilisation minoenne. Cette culture commence à s'épanouir au début de l'âge du Bronze, vers 3100-3000 avant J.-C.<sup>1</sup> et commencera à décliner à partir du moment où la Crète sera dominée par les Grecs mycéniens. Ces derniers utiliseront une écriture issue du LA, le linéaire B (en abrégé ci-dessous : LB). Le LB a été déchiffré en 1952 par Michael Ventris (§ 4), et il servit à noter du grec.

Le LA apparaît surtout dans des documents comptables écrits par des scribes professionnels. On en trouve toutefois aussi sur bien d'autres objets – bijoux, murs, vases, statuettes, etc. : ceci montre que l'usage du LA n'était pas confiné au cercle restreint des employés des administrations minoennes, mais pouvait être utilisé dans des activités diverses, privées, religieuses, etc. Sur ce point, le LA contraste totalement avec le LB, dont l'immense majorité des vestiges conservés est de nature comptable. Un autre point de divergence concerne l'extension géographique des deux écritures : le LB n'apparaît pas en dehors du monde de la Grèce continentale et de ses îles. Le LA, lui, est désormais attesté non seulement en Égée, mais aussi en Asie Mineure (Milet : § 2) et peut-être même en Israël. On pourrait caractériser le LA comme une écriture ouverte à l'exportation (y compris « internationale ») en dehors des

centres administratifs, alors que le LB semble une écriture fermée à ce type de diffusion.

La plupart des textes en LA datent de la période comprise entre  $\pm 1900-1875$  et  $\pm 1490-1470^2$  – leurs derniers exemples se situent aux environs de  $\pm 1390-1370^3$ . Nous disposons actuellement d'environ 1 500 textes édités, totalisant  $\pm 7\,500$  signes – l'équivalent de  $\pm$  huit pages A4 bien tassées.

Le LA utilise des idéogrammes (nombres ; signes représentant des réalités de nature évidente ; etc.), mais aussi une centaine de signes dont la valeur idéographique ne peut être prouvée et qui doivent très probablement être des syllabogrammes à syllabe ouverte (*ma, me, mi, mo, mu*, etc.). Environ 70 de ces syllabogrammes se trouvent en LB. Etant donné que cette dernière écriture a été déchiffrée, on attribue très généralement aux syllabogrammes du LA des valeurs phonétiques fondamentalement identiques à celles de leurs correspondants du LB<sup>4</sup> – ci-dessous, ces lectures seront conventionnellement précédées par le sigle LA > B<sup>5</sup>. Il faut toutefois rappeler que ce n'est que l'identification réussie de la langue du LA qui permettra de confirmer, corriger ou préciser les lectures phonétiques de ces syllabogrammes : en ce sens, on peut légitimement dire que le déchiffrement du LA est encore à faire, puisque c'est la découverte de la langue qu'il note qui livrera la clé de son écriture.

Dans ce qui suit, il m'arrivera d'employer conventionnellement LA pour renvoyer aussi bien à l'écriture qu'à la langue qu'elle sert à noter.

## 2. La langue du LA

Bien que la langue que note le LA n'ait pas encore été identifiée à ce jour, on a proposé un certain nombre de candidats, puisés dans les langues tant indo-européennes (grec, sanskrit, etc.<sup>6</sup>) que sémitiques, et aussi dans des parlers étrangers à ces deux grands ensembles linguistiques (basque,

étrusque, hourrite, sumérien...). Toutefois, aucune de ces propositions n'a encore réussi à convaincre le monde savant.

Parmi les familles linguistiques avancées, figure le groupe anatolien (§ 3). Ce rapprochement est loin d'être ridicule *a priori*. En effet, la Crète n'est guère plus éloignée de l'Anatolie que de la Grèce continentale<sup>7</sup>. De plus, nous savons maintenant qu'il existait un groupe de Minoens qui habitaient à Milet avant la conquête mycénienne (dès  $\pm 1675-1650$  jusque, au plus tard,  $\pm 1490-1470^8$ ) et y employaient du LA<sup>9</sup> – les indices archéologiques assurés de contacts créto-anatoliens sont d'ailleurs localisés à la périphérie anatolienne<sup>10</sup>. Du point de vue linguistique, Jon C. Billigmeier a signalé une série de points communs entre l'onomastique non grecque des textes en LB et le monde anatolien du sud-ouest (donc lycien) et a suggéré la présence d'Anatoliens en Crète<sup>11</sup>. Bien que cet article n'évoque pas la langue du LA, son hypothèse s'accorderait merveilleusement bien avec l'idée d'un LA anatolien. Il existe, par ailleurs, des suffixes (surtout toponymiques) grecs soupçonnés d'être des emprunts préhelléniques — ainsi, -σος (d'où la variante -ττός) attesté dans des formes comme Μυκαλησσός Λυκαβηττός, etc. Or, on a un correspondant exact de -σός/-ττός dans les langues anatoliennes avec le suffixe -assa<sup>12</sup>.

Enfin, les traditions mythico-historiques grecques associent très clairement la Crète minoenne et l'Anatolie. Ainsi, Hérodote I.173 pense que les Lyciens sont venus de Crète à l'époque du roi Minos (et il signale que leur nom indigène est « Termiles », ce que les inscriptions lyciennes ont confirmé)<sup>13</sup>. Hérodote I.171 décrit aussi les Cariens comme ayant été jadis des insulaires soumis à Minos – c'est la version crétoise, qui, dit-il, aurait été contestée par les Cariens eux-mêmes. Il signale également (I.172) que les Cauniens se prétendaient originaires de Crète<sup>14</sup>.

Sur un point commun supplémentaire possible entre la Crète minoenne et l'Anatolie, voir § 6.2.

### 3. La candidature anatolienne

L'idée d'un LA pouvant noter une langue anatolienne est donc loin d'être invraisemblable *a priori*. Ceci ne suffit évidemment pas pour que l'on s'y rallie. Il convient en effet d'y ajouter un dossier solide, comportant un essai *réussi* d'élucidation des textes en LA dans le cadre de la langue anatolienne retenue comme candidate.

On vient de le rappeler (§ 1), le déchiffrement du LB nous a donné accès depuis 1952 à la lecture d'environ 70 syllabogrammes en LA. Ceci a permis, pour la première fois, de lire l'essentiel des textes en LA et c'est depuis lors que les essais d'identification de la langue ont pu être proposés sur des bases moins fragiles qu'auparavant. Pour l'anatolien, les tentatives ont été diverses<sup>15</sup>. Ainsi, Leonard Palmer a proposé d'y voir une langue louvoïde<sup>16</sup>; Vladimir Georgiev a suggéré que le corpus LA comporterait deux parties, la première, en grec, la seconde, en « une langue d'origine hittite-louvite »<sup>17</sup>; Simon Davis y a vu du hittite<sup>18</sup>; Edwin Brown a cru y reconnaître du louvite<sup>19</sup>. Ces essais n'ont pas emporté la conviction. Toutefois, deux savants israéliens, Margalit Finkelberg et Alexander Uchitel, ont relancé le débat en suggérant dans plusieurs articles que la langue du LA serait une forme de lycien. C'est à leur essai que va être consacrée la suite de cette étude.

### 4. L'hypothèse lycienne

L'hypothèse lycienne de Finkelberg et Uchitel a été exposée pour la première fois par Finkelberg 1990-1991<sup>20</sup>. Elle avait, à mes yeux, un mérite incontestable qui la différenciait de tous les autres essais. En effet, elle tenait compte d'une caractéristique cruciale de la morphologie apparente de la langue du LA, à savoir sa haute fréquence de « préfixes » – les guillemets signalent que nous ignorons la fonction précise de ces éléments, de sorte qu'il pourrait s'agir *a priori* de clitiques,

de préfixes, de morphèmes dérivationnels ou flexionnels, etc. variant au début des mots<sup>21</sup>.

De fait, si l'on compare les variations de séquences identiques suffisamment longues et/ou en contextes très similaires en LA, on se rend compte que c'est surtout leur début qui change. J'ai mis ce phénomène en relief en 1978, et ai caractérisé la langue du LA en disant que « ses "préfixes" sont plus fréquents que ses "suffixes" »<sup>22</sup>. Cette préférence marquée pour la « préfixation » est véritablement frappante, puisque si l'on examine des corpus du LB en utilisant les mêmes méthodes d'analyse que pour le LA, on se rend compte que le LB, lui, « suffixe » massivement et ne « préfixe » presque pas<sup>23</sup>.

Un exemple révélateur de ce comportement est fourni par les expressions en LA et en LB exprimant le « total ». En LB, la forme de base est LB *to-so* (τόσ[σ]ος, « tant ») et a des variantes comme LB *to-sa* ou *to-so-jo* – observer que la variation intervient en fin de mot (« suffixes »<sup>24</sup>); de plus, les LB *to-so* et *to-sa* peuvent se présenter avec un « suffixe » LB *-de* : LB *to-so-de*, *to-sa-de*; un autre « suffixe » attesté est LB *-pa* : *to-so-pa*, avec une variante LB *-ku-su-pa* : *to-so-ku-su-pa*. Aucun « préfixe » n'est attesté avec LB *to-so*. En LA, le nom du « total » *vel sim.* n'a que deux formes assurées : LA > B *ku-ro*, qui est la plus courante; et une autre, « préfixée » par LA > B *po-to* : *po-to-ku-ro*. Aucun « suffixe » n'est indiscutablement attesté, à notre connaissance, avec LA > B *ku-ro*.

FINKELBERG 1990-1991 prenait donc à mon avis le LA par le bon bout en se centrant sur ses « préfixes » (qu'elle appelait « particules »). Et, très naturellement, elle les mettait en rapport avec l'abondance remarquable de particules et de pronoms clitiques au début des phrases dans les langues anatoliennes. Du point de vue structurel, la ressemblance était frappante et, recensant le numéro de la revue où avait paru l'article, j'avais qualifié ce travail d'« étude importante », en ajoutant que « la méthode utilisée est rigoureuse et le résultat est séduisant dans la partie morphologique; le volet lexical, par contre, ne convainc pas. Je lui souhaite de futurs progrès dans ce dernier secteur »<sup>25</sup>.

Le souhait de progrès lexicaux se justifiait pour la raison suivante : il n'est pas terriblement difficile de trouver telle ou telle coïncidence de structure ou de forme entre deux langues données (voir § 5). Mais « une hirondelle ne fait pas le printemps » : il faut beaucoup de similitudes de ce genre pour convaincre. De ce fait, pour qu'un déchiffrement ou une identification de langue soit accepté, il faut que se manifeste un effet de « boule de neige », où les rapprochements s'ajoutent les uns aux autres et s'accumulent d'une manière telle qu'ils cessent, précisément, d'être des coïncidences et doivent être reconnus comme des indices de plus en plus irréfutables d'identité. Ainsi en a-t-il été, par exemple, du déchiffrement du LB par M. Ventris. Dans le dernier et célèbre numéro de ses *Work Notes* (1<sup>er</sup> juin 1952), Ventris propose une digression frivole (« a frivolous digression ») qui pourrait se révéler une hallucination (« may well turn out to be a hallucination »). Il s'agit de la possibilité que le LB puisse noter du grec. A cette date, Ventris mentionne seulement *une petite vingtaine* de formes grecques possibles<sup>26</sup>. A peine six mois plus tard, en novembre 1952, M. Ventris et J. Chadwick termineront la rédaction de l'article fameux du *Journal of Hellenic Studies*, qui paraîtra en 1953<sup>27</sup> : ici, ce sont désormais *des centaines* d'éléments grecs (lexicaux, mais aussi morphologiques) qui démontrent la grécité de la langue. En juillet 1953, Ventris achèvera son *Experimental Mycenaean Vocabulary*, comportant plus de 550 mots de linéaire B translittérés avec leur transcription alphabétique grecque et leur traduction<sup>28</sup>. Trois ans plus tard, en 1956, la validité du déchiffrement sera reconnue par le monde savant lors du Colloque international de Gif-sur-Yvette, tandis que paraîtra la première édition d'un magistral ouvrage dû à M. Ventris et J. Chadwick<sup>29</sup>.

Ce que l'on attend donc d'un déchiffrement réussi du LA (par le lycien ou par toute autre langue), c'est qu'il accumule les rapprochements, les élucidations heureuses, les justifications morphologiques, étymologiques et syntaxiques à un point tel que le doute ne soit plus permis. Est-ce ce qui s'est passé dans le cas du lycien depuis la publication de Finkelberg

1990-1991, avec Uchitel 1994-1995, Uchitel-Finkelberg 1995 et Finkelberg 2001 ?

## 5. Examen critique

Prenons le dernier de ces articles, qui, dix ans après le tout premier, livre une bonne synthèse des recherches menées dans le cadre de l'hypothèse lycienne. On peut en dire énormément de bien, en un sens. Car la méthodologie utilisée semble impeccable et la clarté de l'exposition sort de l'ordinaire. En effet, M. Finkelberg commence par discuter de la lecture phonétique des syllabogrammes en LA. Puis, elle réfute les essais de déchiffrement du LA par le grec ou le sémitique. Elle traite ensuite brièvement de la tentative louvite de Palmer. Puis, commence un essai d'analyse de la langue du LA. La phonologie du LA différerait de celle du grec, du sémitique et du louvite, mais s'accorderait notamment avec celle des autres langues anatoliennes. M. Finkelberg s'intéresse ensuite aux textes votifs – et elle a bien raison, parce qu'ils offrent un intérêt considérable pour l'analyse de la langue. En effet, ils livrent de véritables formulaires de plusieurs mots à formes variables, ce qui implique de toute évidence une syntaxe incomparablement plus élaborée que celle des textes comptables<sup>30</sup>. L'essai d'interprétation de plusieurs de ces textes conduit M. Finkelberg à déceler l'existence de « chaînes de particules et de pronoms enclitiques » qui évoquent ce que l'on trouve dans les langues anatoliennes. Du coup, elle propose une identification, une analyse et une traduction de plusieurs débuts de formulaires votifs en LA. Enfin, étudiant la morphologie du LA et la comparant avec le hittite, le palaïte, le louvite, le lydien et le lycien, M. Finkelberg conclut que la seule langue avec laquelle le LA est toujours en accord est le lycien. Les considérations finales rappellent deux des passages d'Hérodote cités à l'instant (§ 2) et concluent que « put as simply as possible, ... the language spoken in Crete in the second

millennium B.C. was part of the broadly defined Luwian idiom »<sup>31</sup>.

Tout ceci n'est-il pas convaincant ?

Je commence mon examen par une réflexion à propos de l'idée qu'il n'aurait existé qu'une seule langue parlée dans la Crète minoenne (« *the language spoken in Crete in the second millennium B.C.* » : mes italiques). Cette position est difficilement défendable et en tout cas imprudente. En effet, les quatre écritures minoennes différentes et originales qui ont été employées en Crète pré-mycénienne<sup>32</sup>, plus le plurilinguisme qui s'y manifeste au premier millénaire<sup>33</sup>, et enfin le témoignage d'Homère<sup>34</sup> fournissent de bonnes raisons pour penser que la Crète minoenne était assez probablement polyglotte<sup>35</sup> – j'ai d'ailleurs l'impression (mais ce n'est pas le lieu d'en discuter) que la diversité linguistique était la règle dans la plupart des sociétés antiques d'importance numérique suffisante. Je ne m'attarderai cependant pas davantage sur la question du plurilinguisme de la Crète minoenne parce que je suis tout prêt à admettre, par hypothèse, qu'une des langues qui y étaient parlées, celle du LA, pourrait avoir été une forme de lycien. Cette idée est-elle crédible ?

Je l'ai dit, l'exposé de M. Finkelberg se recommande par sa clarté et sa méthodologie apparemment exemplaire. Mais en découle-t-il nécessairement que la théorie d'un LA lycien s'impose ? Des ressemblances structurelles peuvent sans aucun doute être impressionnantes – toutefois, elles ne sont jamais, à elles seules, décisives : il peut y avoir des concordances purement typologiques et non génétiques. Rappelons-nous par exemple les six critères structurels considérés par N. Troubetzkoy comme nécessaires et suffisants pour identifier toute langue indo-européenne, quelle qu'elle soit. Or, É. Benveniste les a retrouvés tous les six en... takelma, langue indienne de l'Oregon<sup>36</sup>. Ce qu'un déchiffrement réussi exige, en réalité, c'est une explication convaincante du détail de la langue et une élucidation satisfaisante de l'ensemble de ses textes<sup>37</sup>. Ce dernier point est malheureusement extrêmement décevant dans l'essai lycien. En effet, M. Finkelberg postule

par exemple que le tout début de documents votifs commencerait par ce qui suit : « and/but thus if one makes anything to/in... »<sup>38</sup>. Je suis étonné de voir la toute première phrase d'un texte votif commencer abruptement par une conditionnelle : une telle proposition n'est bien sûr nullement impossible, *mais pas à l'initiale absolue* – dans sa *critical response* à l'article, C. Melchert est encore plus formel : « I know of no text in any Indo-European Anatolian language that begins in such a fashion »<sup>39</sup>. Si l'on se réfère aux textes comptables, de structure syntaxique infiniment plus simple que les votifs, le résultat du déchiffrement lycien n'est pas meilleur. Plusieurs de ces tablettes commencent par des termes en LA > B *a-du* ou LA > B *je-di* qui sont interprétés par M. Finkelberg comme signifiant respectivement « Let them do » et « They do/are doing »<sup>40</sup>. Il s'agirait donc de formes verbales. Hors contexte, des interprétations de ce genre ne sont pas absurdes. Mais elles le deviennent manifestement lorsque l'on tient compte des contenus des documents dans lesquels elles s'insèrent. D'abord, il existe certains textes où chaque soi-disant « verbe » est non seulement le tout premier mot de la tablette, mais est immédiatement suivi par des idéogrammes<sup>41</sup>. Dans le cas des formes censées être des impératifs, les intitulés des tablettes se limiteraient donc à dire ce qui suit : « qu'ils fassent ». Mais qui sont les personnes ou entités en cause ? Il n'y a absolument *rien* qui l'indique. L'absence d'indications aussi cruciales est totalement invraisemblable, de sorte que le LA > B *a-du* ou le LA > B *je-di* doit très probablement être tout, sauf une forme verbale<sup>42</sup>. La signification de ces « formes verbales », telles que les comprend M. Finkelberg, fait d'ailleurs difficulté : quel sens cela a-t-il d'utiliser un terme aussi vague que « faire » lorsqu'il est question de personnel<sup>43</sup>, de personnel et de figes<sup>44</sup> ou de céréales<sup>45</sup>, voire même d'un ensemble constitué par divers produits agricoles, dont figes, vin et céréales<sup>46</sup> ? On peut présumer que si un véritable verbe était utilisé dans ces documents, il exprimerait avec précision des opérations bien déterminées, comme par exemple « livrer », « recevoir » (en spécifiant peut-être des conditions matérielles

ou juridiques particulières), etc. Ainsi, dans les textes comptables en LB, on peut avoir en tête de tablette tout un éventail de verbes qui signifient « donner/livrer » (δίδωμι), « recevoir » (δέχομαι), « répartir » (δατέομαι), « inspecter » (ὁράω), etc.<sup>47</sup>. Dans le monde oriental, les colophons sumériens attestent une série de verbes à sens spécifique, comme « recevoir », « livrer » ou « déposer » ; en louvite hiéroglyphique, les textes économiques comportent des verbes signifiant « donner » ou « apporter »<sup>48</sup> – *pas* simplement « faire »<sup>49</sup>. Revenons aux textes votifs. Plusieurs d'entre eux attestent une alternance caractéristique à l'initiale absolue : comparer LA > B *a-sa-sa-ra-me* ~ *ja-sa-sa-ra-me* ; LA > B *a-ta-i-88-wa-ja* ~ *ja-ta-i-88-u-ja* ; etc. On aperçoit lumineusement ici une opposition entre « préfixe » LA > B *j-* ~ « préfixe » Ø<sup>50</sup>. Il faut alors se poser la question de la justification de ces variations. La réponse de M. Finkelberg est lumineuse : ce sont simplement des « phonetic or graphic variants »<sup>51</sup>. Cette analyse me semble extraordinairement peu plausible. Mon appréciation se fonde notamment sur un vase en marbre trouvé dans un sanctuaire de sommet de l'île de Cythère et publié en 1994<sup>52</sup>. Ce vase devait très probablement avoir une fonction religieuse, étant donné la grande quantité d'objets visiblement votifs ou cultuels trouvés sur le site. Or, il porte l'inscription LA > B *da-ma-te*. Cette séquence doit de toute évidence être rapprochée de LA > B *i-da-ma-te*, écrit sur deux double haches votives trouvées en Crète, dans la grotte cultuelle d'Arkalokhori<sup>53</sup> : en effet, les contextes archéologiques sont identiques (lieux de culte), les objets inscrits sont votifs, et leurs textes ne comportent aucun autre élément que LA > B *(i-)da-ma-te*. Il en résulte que la séquence LA > B *(-)da-ma-te* commune à ces trois inscriptions a une très haute probabilité de noter un seul et même mot. Du coup, nous sommes désormais raisonnablement sûrs que LA > B *i-da-ma-te* comporte un élément LA > B *-da-ma-te*<sup>54</sup>, précédé par le « préfixe » LA > B *i-*<sup>55</sup>. La fonction précise de ce « préfixe » LA > B *i-* est inconnue, mais comme il figure juste avant une consonne (LA > B *-da...*), il ne peut *pas* être une variante

graphique ou phonétique (voir ci-dessous pour LA > B *i-* suivi de voyelle). Il pourrait s'agir d'une préposition, d'un article, d'un marqueur casuel, etc.<sup>56</sup>. Le fait crucial est que ce couple de « préfixes » LA > B *i-* ~ Ø recoupe très exactement l'alternance entre les « préfixes » LA > B *j-* ~ Ø attestés dans LA > B *a-sa-sa-ra-me* ~ *ja-sa-sa-ra-me*, etc. que nous venons de voir. La seule différence est que dans LA > B *ja-sa-sa-ra-me*, le « préfixe » est suivi par une *voyelle*, alors que dans LA > B *i-da-ma-te* il l'est par une *consonne*. Or, nous savons par ailleurs qu'il est phonétiquement très naturel que /i/ demeure /i/ s'il est suivi par consonne, mais que ce même /i/ peut devenir la semi-voyelle (ou spirante) /y/ s'il est suivi par voyelle : i + V<sup>57</sup> > yV. Il résulte de tout ceci que LA > B *j-* dans *ja-sa-sa-ra-me* représente très probablement le même élément que LA > B *i-* dans *i-da-ma-te*. Mais il en découle que l'alternance LA > B *j-/i-* ~ Ø ne peut très vraisemblablement *pas* s'expliquer comme un phénomène purement phonétique ou graphique : il s'agit au contraire assez probablement de la présence ~ absence d'un morphème ou d'un mot. Il faut en conclure que l'explication de M. Finkelberg est sans doute fausse. Si l'on se déplace du domaine de la morphologie dans celui du lexique, le déchiffrement lycien se révèle également décevant. Je ne reviens plus sur l'interprétation peu plausible de LA > B *a-du* ou LA > B *je-di*, qui a été examinée à l'instant, et me concentre sur les deux mots les plus clairs de tout le corpus du LA. Il s'agit de LA > B *ku-ro* et LA > B *po-to-ku-ro*, qui se réfèrent lumineusement au « total » et au « total général » des tablettes comptables. L'essai lycien est hélas incapable d'en rendre compte. Même déception en ce qui concerne le terme assez fréquent LA > B *ki-ro*, qui pourrait exprimer le « déficit »<sup>58</sup> : aucune explication n'en est donnée. D'autres critiques ont été avancées sur le terrain anatolien lui-même<sup>59</sup>. Ainsi, C. Melchert observe que l'ordre de certaines « particules » du LA – rappelons que ces éléments ont une importance décisive (§ 4) — n'est pas celui du lycien, *mais du louvite* (voir aussi § 6.1). De plus, le même auteur observe que les particules anatoliennes sont « in the largest sense anaphoric : they refer back to

previous elements in the discourse. Therefore, the one place where they typically do not appear is precisely in the first sentence of a text ». Il est évidemment dommage que les chaînes de « particules » de M. Finkelberg apparaissent à la mauvaise place.

## 6. Conclusion

### 6.1. LA et lycien

Le déchiffrement lycien du LA se présente sous des dehors méthodologiques et théoriques séduisants, mais son application aux véritables textes se révèle malheureusement décevante : en une dizaine d'années, aucune percée véritable n'a pu être effectuée dans le domaine du lexique, ce qui m'avait paru être son point faible initial (§ 4). Pire, son approche morphologique, qui me semblait la plus prometteuse en théorie, s'est révélée insatisfaisante. Telle quelle, donc, l'hypothèse lycienne que présentent M. Finkelberg et A. Uchitel ne me semble pas constituer la bonne clé du LA, malgré ses mérites.

Cette impression pourrait être renforcée par une difficulté de nature chronologique : les textes en LA les plus récents datent du XIV<sup>e</sup> s. (§ 1), alors que les inscriptions lyciennes remontent seulement à la seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire : il y a donc environ 1 000 ans qui les séparent. Il va de soi que l'on fait les comparaisons que l'on peut : si le lycien était la seule langue anatolienne comparable avec le LA, nous ne serions que trop heureux d'en disposer, quelle que soit sa date. Ce n'est toutefois pas le cas. En effet, *le lycien est étroitement apparenté au louvite* – M. Finkelberg note que « it has been shown ... first and foremost by Emmanuel Laroche, that Lycian is closely related to Luwian »<sup>60</sup>. Or, les plus anciens documents louvites sont *contemporains* du LA, puisqu'ils sont attestés à partir du XVI<sup>e</sup> s. S'il fallait rapprocher le LA d'un des membres de cette branche de la famille anatolienne, ce serait le louvite qui semblerait s'imposer à première vue, *pas* le

lycien (voir d'ailleurs § 5, à propos de l'ordre des « préfixes » LA). E. Laroche disait déjà en 1972 que « la distribution historique des trois langues hittite, louvite et pala impose le choix du louvite comme candidat le mieux placé » à un déchiffrement du LA<sup>61</sup>, éliminant, sans le moindre commentaire, tant c'était évident à ses yeux, le lycien des langues susceptibles de rendre compte du LA<sup>62</sup>. Toutefois, pour M. Finkelberg, le vocalisme « actually excludes the possibility that the language of Linear A can be identified as Luwian »<sup>63</sup>. Ceci nous place apparemment dans une situation de blocage : chronologiquement, c'est avec le louvite, pas avec le lycien, qu'il faudrait confronter préférentiellement le LA dans l'hypothèse d'une langue anatolienne ; mais M. Finkelberg exclut totalement le louvite comme candidat possible ; or, son essai de déchiffrement par le lycien ne se révèle pas convaincant... L'appréciation portée sur la proximité du louvite et du lycien pourrait toutefois changer si leurs similitudes s'expliquaient en termes de parenté moins généalogique (le lycien serait d'une certaine manière un descendant du louvite) qu'aréale (le louvite aurait adopté un certain nombre de traits provenant de voisins parlant l'ancêtre de la langue qui deviendra plus tard le lycien)<sup>64</sup>.

Il est donc bien difficile, on le voit, d'arriver à des certitudes positives en ce qui concerne l'identification de la langue du LA. Seule, une certitude négative existe : aucun des essais proposés jusqu'ici n'a réussi à convaincre le monde savant. Celui de M. Finkelberg et A. Uchitel ne fait malheureusement pas exception à la règle. Ceci ne signifie toutefois nullement que la langue du LA ne puisse pas être anatolienne : on a vu plus haut plusieurs arguments qui encouragent à aller dans cette direction (§ 2) – voir toutefois § 6.2 pour des éléments en sens inverse. Simplement (si je puis dire !), un éventuel déchiffrement par l'anatolien devra s'imposer par la pertinence de son pouvoir explicatif, par la quantité des faits élucidés et par sa cohérence<sup>65</sup>. Il me semble aussi (mais c'est une vue personnelle, fondée sur les considérations de chronologie et de parenté linguistique



évoquées ci-dessus) que l'hypothèse d'un LA anatolien gagnerait beaucoup à se concentrer non pas sur le lycien, mais sur le louvite<sup>66</sup>. Elle devrait d'ailleurs essayer de trouver dans le LA non pas un quasi-sosie minoen du louvite, mais une langue ou un dialecte distinct, bien qu'étroitement apparenté<sup>67</sup> – de ce point de vue, la spécificité de l'écriture LA montre clairement que les Minoens étaient culturellement autonomes (même si, bien entendu, ils entretenaient des relations avec le reste de la Méditerranée).

## 6.2. LA et autres langues

On vient de voir que le déchiffrement lycien du LA ne convainc pas, et une série d'objections lui ont été opposées. Il en est toutefois une qui n'a pas encore été évoquée : c'est la possibilité que le LA n'appartienne à aucune des deux familles linguistiques majeures de la Méditerranée antique, l'indo-européen et le sémitique. Existe-t-il des arguments en ce sens ?

Le premier est purement théorique : comme nous ignorons la langue du LA, nul ne peut exclure qu'elle puisse être apparentée à quelque langue que ce soit de l'âge du Bronze méditerranéen.

Un deuxième argument est plus précis et repose sur de curieuses similitudes de mythes ou de croyances. La ville néolithique de Çatal Höyük ( $\pm 6500$  à  $\pm 5650$ ), en Turquie centrale, a connu un important culte du taureau (apparemment honoré pour ses qualités fécondatrices). Or, on y a trouvé plusieurs représentations figurées d'une déesse anthropomorphe donnant naissance à un taureau<sup>68</sup>. Ceci évoque de façon frappante la légende grecque bien connue où Pasiphaé, la fille d'Hélios, épouse Minos, mais tombe amoureuse d'un magnifique taureau envoyé par Poséidon. Elle réussit à s'unir à l'animal et donne naissance au « Minotaure », mi-homme, mi-taureau. Ces personnages humains ou anthropomorphes accouchant d'un être partiellement ou totalement bovin livrent-ils une simple coïncidence, ou bien un témoignage d'un passé culturel

commun à l'Anatolie et à la Crète minoenne ? Il est évidemment impossible de répondre en toute certitude. Mais s'il y avait là plus qu'une coïncidence, que nous enseignerait-elle sur la langue du LA ? Nous ignorons quelle(s) étai(en)t la ou les langue(s) parlée(s) à Çatal Höyük. De l'indo-européen ou du sémitique sont-ils concevables ? Je pense qu'ils sont peu probables en raison de la typologie des cultures en cause. Pour cette époque assez reculée, la typologie culturelle offre l'avantage de se fonder sur des données assez évidentes et aussi peu contestables que possible – ce qui n'est pas le cas des spéculations linguistiques ou archéologiques. Partons de Çatal Höyük : c'est une véritable ville, s'étendant sur plusieurs dizaines d'hectares et comportant une multitude de bâtiments privés et publics. Elle avait une économie florissante, fondée sur l'agriculture, l'élevage, la chasse, mais aussi le commerce (de l'obsidienne, du silex, de coquillages...). Qu'en est-il des civilisations de langues indo-européennes ou sémitiques avérées ? Si on les passe toutes en revue, on se rend compte que leur développement *est toujours, sans exception, extraordinairement tardif* : partout, il faut attendre *plusieurs millénaires* après  $\pm 6500$  pour voir émerger des sociétés complexes et dotées de vestiges matériels impressionnants comme à Çatal Höyük. Il est d'ailleurs facile de faire l'exercice inverse : ce sont des populations parlant des langues non indo-européennes et non sémitiques qui inventeront, au IV<sup>e</sup> millénaire, les deux premières écritures humaines indiscutables, les cunéiformes (Sumériens) et les hiéroglyphes (Égyptiens). Il est révélateur que ces deux créations prodigieuses apparaissent très exactement à l'époque où bien des savants situent seulement *le début de l'émergence du proto-indo-européen ou du proto-sémitique*<sup>69</sup>. Je serais donc assez tenté de penser qu'il est peu probable que des langues indo-européennes ou sémitiques aient pu être parlées à Çatal Höyük aux VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> millénaires. Mais s'il en était bien ainsi, et si les cultures de Çatal Höyük et de la Crète minoenne étaient apparentées, il en résulterait une conséquence importante : ce serait du côté des langues non indo-européennes et non sémitiques qu'il



conviendrait peut-être de chercher préférentiellement un candidat à l'élucidation de l'énigme du LA. Il n'échappera toutefois à personne que ces considérations sur Çatal Höyük et la Crète minoenne sont très hypothétiques.

Yves DUHOUX

Université Catholique de Louvain-la-Neuve

### Abréviations bibliographiques

- BENVENISTE, É., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris.
- BILLIGMEIER, J.C., 1969, « An Inquiry into the Non-Greek Names on the Linear B Tablets from Knossos and Their Relationship to Languages of Asia Minor », *Minos* 10, pp.177-183.
- BROWN, E.L., 1990, « Traces of Luwian Dialect in Cretan Text and Toponym », *SMEA* 28, pp.225-237.
- CONSANI, C., 1999, *Testi Minoici trascritti con interpretazione e glossario*, Rome.
- DAVIS, S., 1967, *The Decipherment of the Minoan Linear A and Pictographic Scripts*, Johannesburg.
- DREWS, R., (éd.) 2001, *Greater Anatolia and the Indo-Hittite Language Family*, Washington.
- DUHOUX, Y., 1978, « Une analyse linguistique du linéaire A », in Y. Duhoux (éd.), *Etudes minoennes I : le linéaire A*, Louvain, pp.65-129.
- DUHOUX, Y., 1982, *L'éteo Crétois. Les textes — la langue*, Amsterdam.
- DUHOUX, Y. 1988, « Les éléments grecs non doriens du crétois et la situation dialectale grecque au II<sup>e</sup> millénaire », *Cretan Studies* 1, pp.57-72.

- DUHOUX, Y., 1989, « Le linéaire A : problèmes de déchiffrement », in Y. Duhoux, TH.G. Palaima, J. Bennet (éd.), *Problems in Decipherment*, Louvain-la-Neuve, pp.59-119.
- DUHOUX, Y., 1992, « Variations morphosyntaxiques dans les textes votifs linéaires A », *Cretan Studies* 3, pp.65-88.
- DUHOUX, Y., 1994-1995, « LA > B da-ma-te = Déméter ? Sur la langue du linéaire A », *Minos* 29-30, pp.289-294.
- DUHOUX, Y., 1995, « compte rendu de *Minos. Revista de Filología Egea* 25-26 (1990-1991) », *L'Antiquité Classique* 64, p.424.
- DUHOUX, Y., 1998, « Pre-Hellenic Language(s) of Crete », *The Journal of Indo-European Studies* 26, pp.1-39.
- DUHOUX, Y., (éd.) 2003, *Briciaka. A Tribute to W. C. Brice = Cretan Studies* 9.
- FINKELBERG, M., 1990-1991, « Minoan Inscriptions on Libation Vessels », *Minos* 25-26, pp.43-85.
- FINKELBERG, M., 1997, « Anatolian Languages and Indo-European Migrations to Greece », *Classical World* 91, pp.3-20.
- FINKELBERG, M., 2001, « The Language of Linear A. Greek, Semitic, or Anatolian ? », in Drews (éd.) 2001, pp.81-105.
- GEORGIEV, V., 1963, « Les deux langues des inscriptions crétoises en linéaire A », *Linguistique Balkanique* 7/1, pp.1-104.
- LAROCHE, E., 1972, « Linguistique asianique », in M.S. Ruipérez (éd.), *Acta Mycenaea*, Proceedings of the Fifth International Colloquium on Mycenaean Studies (Salamanca, 30 March-3 April 1970), I = *Minos* 11, pp.112-129 (avec la discussion, pp.130-135).
- MANNING, S.W., 1995, *The Absolute Chronology of the Aegean Early Bronze Age. Archaeology, Radiocarbon and History*, Sheffield.
- MANNING, S.W., 1999, *A Test of Time. The Volcano of Thera and the Chronology and History of the Aegean and East Mediterranean in the Mid Second Millennium BC*, Oxford-Oakville.
- MELCHERT, H.C., 2001, « Critical Response to the Last Four Papers », in Drews (éd.) 2001, pp.229-235.

- MELCHERT, H.C., 2003 : « Lycian », in R.D. Woodard (éd.), *Encyclopedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge, pp.565-574.
- MELLAART, J., 1967, *Çatal Hüyük, a Neolithic Town in Anatolia*, Londres.
- MERIGGI, P., 1956, *Primi elementi di minoico A*, Salamanque.
- OWENS, G., 1999, « The Structure of the Minoan Language », *The Journal of Indo-European Studies* 27, pp.15-55.
- PACKARD, D.W., 1974, *Minoan Linear A*, Berkeley-Los Angeles-Londres.
- PALMER, L.R., 1958, « Luvian and Linear A », *Transactions of the Philological Society*, pp.75-100.
- POPE, M., 1956, « Cretan Axe-heads with Linear A Inscriptions », *Annual of the British School of Archaeology in Athens* 51, pp.132-135.
- PUGLIESE CARRATELLI, G., 1952-1954, « La decifrazione dei testi micenei e il problema della lineare A », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene* 30-32 (n.s. 14-16), pp.7-21.
- RAISON, J., POPE, M., 1994<sup>2</sup>, *Corpus transnuméré du Linéaire A*, Louvain-la-Neuve.
- SAKELLARAKIS, I., OLIVIER, J.-P., 1994, « Un vase en pierre avec inscription en linéaire A du sanctuaire de sommet minoen de Cythère », *BCH* 118, pp.343-351.
- SMID : *Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect* : 1953-1964, 1965-1978 (L. Baumbach [éd.], Rome, 1968-1986) ; 1979, 1980-81 (E. Sikkenga, [éd.], Austin, 1995-1997) ; 1982-83 (E. Sikkenga, P. van Alfen, [éd.], Austin, 1998) ; 1994-95 (P. van Alfen [éd.], Austin, 1999) ; 1996-97 (N. Dobson, P. van Alfen, [éd.], Austin, 2001) ; 1998-99 (N. Dobson, [éd.], Austin, 2002).
- UCHITEL, A., 1994-1995, « Records of Conscripton, Taxation and Monthly Rations in Linear A Archives », *Minos* 29-30, pp.77-86.
- UCHITEL, A., FINKELBERG, M., 1995, « Some Possible Identifications in the Headings of the Linear A Archives », *SMEA* 36, pp.29-36.

- VANSCHOONWINKEL, J., 2003, « La Crète minoenne et l'Anatolie », in Y. Duhoux (éd.) 2003, pp.229-269.
- VENTRIS, M. 1988 : *Work Notes on Minoan Language Research and other Unedited Papers*, A. Sacconi (éd.), Rome.
- VENTRIS, M., CHADWICK, J., 1953, « Evidence for Greek Dialect in the Mycenaean Archives », *JHS* 73, pp.84-103.
- VENTRIS, M., CHADWICK, J., 1956, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge.
- WEINGARTEN, J., 2003, « A Tale of Two Interlaces », in Y. Duhoux (éd.) 2003, pp.285-299.

<sup>1</sup> A partir du MA (= Minoen Ancien) I. Les datations absolues égéennes font l'objet de positions diverses et variables. J'ai adopté celles de MANNING, 1995 (voir aussi MANNING 1999). Dans ce qui suit, toutes les datations absolues se référeront, sauf exceptions évidentes, à la période antérieure au début de notre ère.

<sup>2</sup> Entre le MM (= Minoen Moyen) II et la fin du MR (= Minoen Récent) I.

<sup>3</sup> Transition entre le MR IIIa1 et le MR IIIa2.

<sup>4</sup> La seule étude véritablement démonstrative (en raison de la méthodologie employée) sur la question de la lecture phonétique des syllabogrammes du LA demeure celle de PACKARD, 1974. Il est regrettable que ce travail capital soit presque toujours ignoré.

<sup>5</sup> Je translittérerai les textes LA d'après l'édition transnumérée de RAISON-POPE, 1994<sup>2</sup>. Une translittération des textes LA est donnée dans CONSANI, 1999.

<sup>6</sup> On a aussi tenté de voir dans le LA un parler indo-européen autonome, différent de ceux connus jusqu'ici (voir par exemple OWENS, 1999).

<sup>7</sup> Sur les distances précises, voir VANSCHOONWINKEL, 2003, p.229.

<sup>8</sup> Depuis le MR Ia-b jusqu'à, au plus tard, le début du MR II.

<sup>9</sup> Voir VANSCHOONWINKEL 2003, pp.246-249. Ephore présente les Crétois comme fondateurs de Milet (VANSCHOONWINKEL, 2003, p.260).

<sup>10</sup> VANSCHOONWINKEL, 2003. Dans le même sens (avec l'idée d'un site comme Milet jouant le rôle de centre « palatial » minoen en Anatolie), voir WEINGARTEN, 2003.

<sup>11</sup> BILLIGMEIER, 1969.

<sup>12</sup> FINKELBERG, 1990-1991, p.84 n.95 n'a pas manqué de signaler ce point.

<sup>13</sup> Voir également Hérodote VII.92.

<sup>14</sup> Pour la problématique de l'établissement d'Anatoliens en Grèce, voir par exemple FINKELBERG, 1997.

<sup>15</sup> Je n'évoquerai ci-dessous que les principaux essais raisonnablement étayés – dont je mentionnerai chaque fois une seule publication significative (pour davantage de références, voir par exemple *SMID*). Je ne signalerai pas de simples possibilités théoriques de rapprochements avec les langues anatoliennes comme on en a pu en avancer (ainsi, PUGLIESE CARRATELLI, 1952-1954, p.17) ou des comparaisons de formes isolées (ainsi, MERIGGI, 1956, p.6 – noter que ce dernier rapprochement est désormais sans fondement par suite d'une nouvelle lecture de la forme lycienne).

<sup>16</sup> Voir par exemple PALMER, 1958.

<sup>17</sup> Voir par exemple GEORGIEV, 1963.

<sup>18</sup> Voir par exemple DAVIS, 1967.

<sup>19</sup> Voir par exemple BROWN, 1990.

<sup>20</sup> Remarquer que FINKELBERG, 1990-1991, p.43, remercie A. Uchitel « for his expert advice, especially on Hieroglyphic Luwian. »

<sup>21</sup> Ci-dessous, j'emploierai de même le terme « suffixe » pour désigner conventionnellement tout élément, de fonction quelconque, qui varie à la fin des mots en LA.

<sup>22</sup> DUHOUX, 1978, p.112.

<sup>23</sup> DUHOUX, 1978, pp.73-95, 99.

<sup>24</sup> Comme nous connaissons la langue du LB, nous savons que cette variation ne met pas en jeu un véritable suffixe grec. Il faut cependant décrire ici cette variation comme « suffixale » (c'est-à-dire, se produisant à la fin du mot) dès lors que, pour les besoins de la recherche, on analyse le LB avec les mêmes critères que le LA.

<sup>25</sup> DUHOUX, 1995.

<sup>26</sup> VENTRIS, 1988, pp.327-331.

<sup>27</sup> VENTRIS-CHADWICK, 1953.

<sup>28</sup> VENTRIS, 1988, pp.337-348.

<sup>29</sup> VENTRIS-CHADWICK, 1956.

<sup>30</sup> Voir DUHOUX, 1992.

<sup>31</sup> FINKELBERG, 2001, p.99.

<sup>32</sup> L'« hiéroglyphique » crétois ; le LA ; l'écriture du disque de Phaestos ; celle de la hache d'Arkalokhori (DUHOUX, 1998, pp.1-16).

<sup>33</sup> Avec l'éteoocrétois, langue non grecque écrite en alphabet grec (DUHOUX ; 1982 ; DUHOUX, 1998, pp.16-17), le dorien, massivement parlé dans l'île, et le petit îlot de dorien mycénisé (ou arcadisé ?) parlé dans la région d'Arkades (voir DUHOUX, 1988).

<sup>34</sup> *Odyssée* XIX, 172-177 (voir DUHOUX, 1982, p.9).

<sup>35</sup> FINKELBERG, 1990-1991, pp.79-80 admettait cette possibilité.

<sup>36</sup> BENVENISTE, 1966, pp.107-109.

<sup>37</sup> Pour davantage de détails sur les conditions nécessaires d'un déchiffrement convaincant du LA, voir DUHOUX, 1989, pp.95-98.

<sup>38</sup> FINKELBERG, 2001, p.93.

<sup>39</sup> MELCHERT, 2001, p.230.

<sup>40</sup> FINKELBERG, 2001, p.93 (reprenant UCHITEL-FINKELBERG, 1995, pp.31-32).

<sup>41</sup> Ainsi, avec LA > B *a-du* : HT 85a.1 ; HT 88.1 – avec LA > B *je-di* : HT 8a.1 ; HT 36.1.

<sup>42</sup> CONSANI, 1999, pp.250, 272 les interprète comme toponyme ou (??) anthroponyme (LA > B *a-du*) et anthroponyme ou (??) toponyme (LA > B *je-di*).

<sup>43</sup> Ainsi, HT 85.

<sup>44</sup> Ainsi, HT 88.

<sup>45</sup> Ainsi, HT 86.

<sup>46</sup> Ainsi, HT 99.

<sup>47</sup> Ce parallèle a un certain poids, étant donné que le LB est l'héritier du LA (§ 1).

<sup>48</sup> Ces intéressants parallèles orientaux sont (ironiquement) fournis par UCHITEL-FINKELBERG, 1995, p.32.

<sup>49</sup> Le parallèle louvite est spécialement intéressant si l'on tient compte de la parenté étroite entre louvite et lycien (§ 6.1).

<sup>50</sup> DUHOUX, 1989, pp.80-81 ; DUHOUX, 1992, pp.74-78. Le sigle Ø symbolise « zéro ».

<sup>51</sup> FINKELBERG, 2001, p.88.

<sup>52</sup> KY Za 2 (SAKELLARAKIS-OLIVIER, 1994).

<sup>53</sup> AR Z 1-2.

<sup>54</sup> Par conséquent, LA > B *i-da...* n'a rien à voir avec le mont Ida crétois. LA > B *-da-ma-te* pourrait être un nom de divinité.

<sup>55</sup> Cette analyse avait déjà été brillamment présentée par POPE, 1956, pp.134-135.

<sup>56</sup> DUHOUX, 1994-1995.

<sup>57</sup> Le sigle V représente toute voyelle.

<sup>58</sup> Sur ces termes, voir DUHOUX, 1989, pp.77-79.

<sup>59</sup> Pour ce qui suit, voir MELCHERT, 2001, pp.229-231.

<sup>60</sup> FINKELBERG, 2001, p.99.

<sup>61</sup> LAROCHE, 1972, p.128 (il faut lire aussi la page suivante, relative aux conditions d'un déchiffrement valable du LA).

<sup>62</sup> LAROCHE, 1972, pp.117, 124 parlait de « la nature louvite du lycien » et y voyait « un rameau détaché du tronc louvite. »

<sup>63</sup> FINKELBERG, 2001, p.86.

<sup>64</sup> Ainsi, MELCHERT, 2003, p.565. Voir aussi plusieurs articles publiés dans Drews (éd.) 2001.

<sup>65</sup> Il va sans dire que cette cohérence devra jouer à tous les niveaux, et donc pour la partie tant anatolienne que minoenne.

<sup>66</sup> FINKELBERG, 1990-1991, p.75 notait que « Linear A is closer to Luwian than to any other Bronze Age Anatolian language ».

<sup>67</sup> En ce sens, MELCHERT, 2001, p.230.

<sup>68</sup> Sur Çatal Höyük, voir par exemple MELLAART, 1967 et DUHOUX, 1998, pp.28-29. Je n'évoque pas ici les nombreuses cornes de taureau cultuelles trouvées (notamment) à Çatal Höyük, et leur rapprochement possible avec les « cornes de consécration » minoennes : en effet, ces dernières sont clairement un symbole ethnique minoen, mais leur signification originelle est discutée.

<sup>69</sup> Au Ve ou au IVe millénaire – on a toutefois pu suggérer des dates plus reculées.

## À PROPOS DES INSCRIPTIONS ÉGÉENNES DÉCOUVERTES AU LEVANT

Certains résultats archéologiques et nouvelles théories remettent actuellement en question notre connaissance des toutes premières cultures de l'Antiquité à avoir développé l'usage de l'écriture. Nous sommes en effet témoins d'une « course » vers l'attestation de l'écriture la plus ancienne. La palme semble actuellement détenue par l'Égypte. Les textes prédynastiques découverts dans la nécropole royale d'Abydos, datant d'environ 3320 Av. J.-C.<sup>1</sup>, devancent les textes proto-cunéiformes de l'époque d'Uruk tardif remontant environ aux années 3200-2700 Av. J.-C. en Mésopotamie<sup>2</sup>. D'autres trouvailles concernent la culture de l'Indus : celle des textes les plus anciens de son écriture (vers 2800-2600 Av. J.-C. ou encore plus tôt)<sup>3</sup>, celle de la Chine avec des inscriptions qui sont plutôt des formes primitives d'écriture présentant des symboles qui se retrouvent plus tard dans l'écriture chinoise<sup>4</sup>, et celle de la région de la Mésoamérique où l'on trouve des traces d'écriture chez les Olmèques du golfe du Mexique et qui datent de c. 650 Av. J.-C.<sup>5</sup>. Un renversement complet du sens de l'emprunt de l'écriture entre Proche-Orient et Europe a été proposé par H. Haarmann<sup>6</sup>. Celui-ci considère ladite écriture du Balkan, qu'il place avant 5000 Av. J.-C., comme la première écriture et en fait dépendre celles de Mésopotamie et de l'Égée. Ainsi, le titre provocateur du chapitre « Das frühe Licht aus dem Westen, das späte Licht aus dem Osten »<sup>7</sup> attire, certes, l'attention sur une région moins connue, mais peut difficilement convaincre. Il s'agit plutôt de prémices d'écriture qui n'ont pas davantage été développées. Sa théorie se rattache à la conception d'une origine « sacrale » de l'écriture, théorie